

Janvier \ Février 2022



Éditions de l'Olivier

7 janvier

Geneviève Brisac

Les Enchanteurs

Maaza Mengiste

Le Roi fantôme

14 janvier

Laurine Thizy

Les Maisons vides

4 février

Jean-Pierre Martin

Le Monde des Martin

18 février

Rebecca Solnit

Souvenirs de mon inexistence

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'OLIVIER

21 janvier

Justin Torres

Vie animale

18 février

Claude McKay

Banjo

Geneviève Brisac

Les Enchanteurs

roman

en librairie le 7 janvier



À dix-huit ans, Nouk pensait que le monde allait changer de base. Il semblerait que quelque chose ait mal tourné...

Nouk est rebelle, insolente. Quand Olaf l'embarque dans sa maison d'édition, elle n'imagine pas qu'il puisse un jour se séparer d'elle. C'est pourtant ce qu'il fait. N'a-t-elle vraiment rien vu venir ?

Avec Werther, c'est autre chose. Ce grand éditeur, excentrique et visionnaire, devient son mentor. Mais il se montrera incapable de la protéger.

Cinglant, poétique, d'un humour féroce, *Les Enchanteurs* jette un regard lucide sur le mélange détonant que forment le sexe et le pouvoir dans l'entreprise.

Mais c'est d'abord la désillusion, la colère et la mélancolie que convoque ici Geneviève Brisac, dans un hymne à la résistance, c'est-à-dire à la vie.

Geneviève Brisac construit une œuvre d'une absolue sincérité tout en s'attachant à transmettre sa passion pour les grandes écrivaines qui ont marqué la littérature.

Lauréate du prix Femina avec *Week-end de chasse à la mère* (L'Olivier, 1996), elle a récemment publié avec succès *Vie de ma voisine* et *Le chagrin d'aimer* (Grasset), ainsi qu'un recueil d'essais, *Sisyphes est une femme* (L'Olivier, 2019).



Extrait

– On s’installe dehors, dit-il. En terrasse. Tu as cinq minutes de retard.

Il parle lentement, on voit sa pensée se dérouler.

– C’est à cause de tes enfants, je suppose, que tu es en retard. Remarque, ça ne me gêne pas du tout, mais sois prudente !

Prudente. J’aurais dû faire attention à ce mot. Prudente, un adjectif que Werther affectionne. La prudence est la mère de tous les avènements, comme l’oisiveté est celle de tous les vices.

Ce sont les deux mères de Werther.

Je me répète, Sois prudente, dans ma tête, Sois prudente, sans que cela suscite aucune image. Sois à l’heure, d’accord, mais prudente, je ne veux surtout pas l’être. La prudence et sa sœur la méfiance me font horreur.

– Au bureau, je veux dire dans ton couloir de nage, ils sont vieille France avec les horaires. Old school. À cheval, on dit, non ?

– Oui.

– Regarde : sur cette place, on se croirait en Italie, c’est à cause de la lumière. Tu vois ce que je veux dire, les expressos serrés, les petits nuages accrochés au clocher, le ciel bleu layette, la pierre dorée, les pavés irréguliers, et l’air frais du matin. Capisce ?

– Si.

– Tu veux un croissant ?

– No, grazie.

– Non ? Tant mieux, c’est du poison, mais les filles adorent ça. Alors j’en propose. Tant mieux que tu n’aimes pas. Tu vivras plus vieille. Remarque, les enfants, ça fait vieillir plus vite, non ? J’ai

lu un livre là-dessus. Tu sens comme ils te sucent la moelle, les salopiots. Et les filles, ça doit être pire.

Werther est agréable à écouter si on accepte de ne pas se vexer pour un oui, pour un non. Si on accepte de ne se vexer jamais, de se passionner pour le livre qu’il est en train de lire et qu’il doit raconter toutes affaires cessantes. Un livre en anglais ou en allemand, écrit obligatoirement par un homme, un document sérieux sur la lutte des sexes, les animaux, la domination masculine chez les animaux, la sagesse, la nature.

Konrad Lorenz est son idole.

– Tu ne connaissais pas Konrad Lorenz ? Ha ha ha.

– Je vais le lire, dis-je, convaincue, enthousiaste, avant d’écouter un exposé sur la virilité des oies sauvages.

Les convictions de Werther sur la perfidie des filles, les bienfaits des chaussettes en laine, la nécessité de faire revenir dans de l’huile sicilienne les côtes de bettes achetées chez sa fruitière, les charmes douteux des garçons coiffeurs, les filets de sole à la vapeur, les croissants frais ou surgelés, le café italien et sur un milliard d’autres sujets sont passionnantes.

Pas du tout à cause de leur contenu.

Mais parce qu’elles le passionnent. Il aime parler, pas écouter, il trouve la plupart des gens ennuyeux. Tous les hommes et la plupart des femmes.

L’écouter, c’est comme visiter un monde nouveau. Une planète. La sienne. La mieux. Le meilleur des mondes. Le sien. Long à installer, apparemment, mais solide et incontestable.

Il m’a promis de m’expliquer sa méthode, j’attends, j’écoute, j’observe, disciple fidèle et attentive au moindre détail.

Maaza Mengiste

Le Roi fantôme

roman

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Serge Chauvin
en librairie le 7 janvier



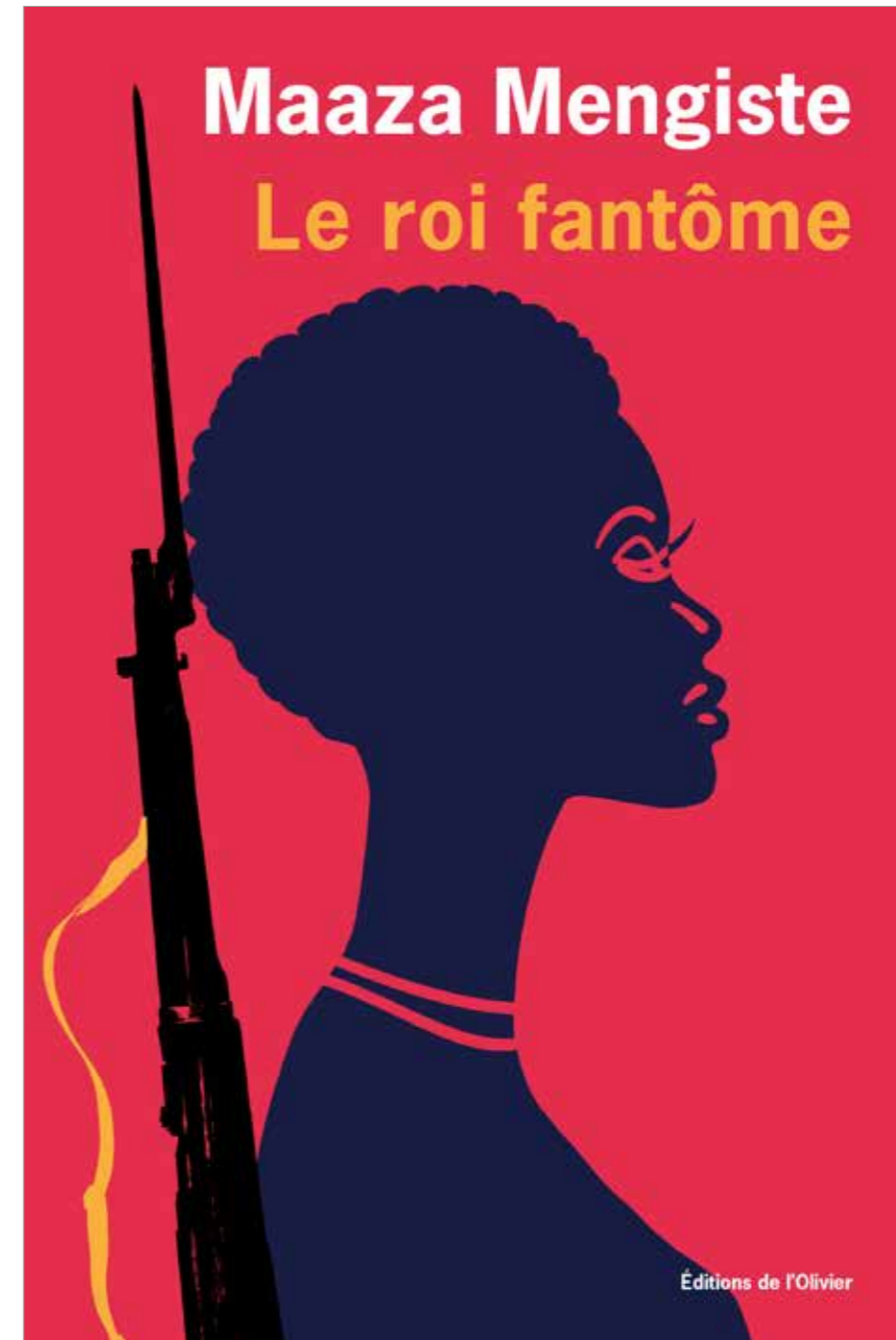
En 1935, les troupes de Benito Mussolini envahissent l'Éthiopie avec le soutien des *ascari*, ces combattants érythréens enrôlés dans l'armée coloniale italienne. Vaincu, l'empereur Haïlé Sélassié s'exile en Angleterre. En son absence, la résistance s'organise.

Telle est la trame historique de ce roman qui a pour héros Kidane – un chef de guerre glorieux –, sa femme Aster et Hirut, une orpheline récemment devenue leur servante. Lorsque Kidane lève une armée et part au combat, les femmes refusent de se cantonner à un rôle secondaire et prennent les armes à leur tour.

Peu à peu, l'espoir renaît dans le camp des rebelles, en dépit des atrocités commises par l'armée d'occupation et ses supplétifs indigènes sous les ordres du colonel Carlo Fucelli.

À travers le récit croisé de personnages confrontés à une violence extrême, *Le Roi fantôme* met en lumière un pan méconnu de l'histoire de l'Éthiopie et souligne le rôle éminent qu'y ont joué les femmes. Porté par une écriture lyrique et un puissant souffle épique, ce roman inspiré par les archives familiales de Maaza Mengiste est une véritable *Iliade* africaine.

Née en 1974 à Addis-Abeba, Maaza Mengiste est une écrivaine éthiopienne et américaine. Son premier roman, *Sous le regard du lion* (Actes Sud, 2012) a été salué par la critique et a figuré dans la liste des dix meilleurs livres d'auteurs africains du *Guardian*. Elle enseigne au Queens College (New York) et à Princeton.



Finaliste du Booker Prize 2020

Extrait

1974

Elle ne veut pas se rappeler, mais elle est là, et les os du passé se reforment. Elle est venue à pied et en car jusqu'à Addis-Abeba, en traversant des territoires qu'elle avait choisi d'oublier depuis près de quarante ans. Elle a deux jours d'avance mais elle va l'attendre, installée à même le sol dans ce recoin de la gare, la boîte en métal sur ses genoux, le dos appuyé au mur, raide comme une sentinelle. Elle a revêtu la robe qu'elle ne met pas tous les jours. Ses cheveux sont soigneusement lissés et nattés, et elle a pris soin de cacher la longue balafre qui lui fronce le bas du cou et s'étire par-dessus son épaule comme un collier brisé.

Dans la boîte, il y a ses lettres, *le lettere, ho sepolto le mie lettere, è il mio segreto, Hirut, anche il tuo segreto. Segreto, secret, meestir. Il faut que tu me les gardes jusqu'à ce que je te revoie. Et maintenant vas-y. Vatene. Dépêche-toi, avant qu'ils t'attrapent.*

Il y a des coupures de journaux dont les dates égrènent le cours de la guerre entre leurs deux pays. Elle sait qu'il les a classées du début, 1935, jusqu'à la fin ou presque, 1941.

Dans la boîte, il y a des photos d'elle, celles qu'il avait prises sur ordre de Fucelli et légendées lui-même, de son écriture soignée : *Una bella ragazza. Una soldata feroce.* Et celles qu'il avait prises de sa propre initiative, souvenirs arrachés à la vie de la jeune femme apeurée qu'elle était dans cette prison, derrière ces barbelés, captive de nuits terrifiantes dont elle ne pouvait se libérer.

Et dans la boîte, tous ces morts qui réclament résurrection.

Cinq jours elle a cheminé pour parvenir ici. Elle s'est frayé un passage à travers des barrages de soldats nerveux, parmi les villageois effrayés qui évoquaient en chuchotant l'imminence d'une révolution, dans la violence des manifestations étudiantes. Depuis le car qui l'emmenait à Bahir Dar, elle a regardé passer un cortège de jeunes femmes, poing levé, arme brandie. Elles l'ont dévisagée, pauvre femme vieillissante dans sa longue robe terne, comme si elles ne reconnaissaient pas celles qui les avaient précédées. Comme si c'était la première fois qu'une femme portait fusil. Comme si la terre sous leurs pas n'avait pas été conquise par certaines des plus grandes guerrières qu'ait jamais connues l'Éthiopie, des guerrières nommées Aster, Nardos, Abebech, Tsedale, Aziza, Hanna, Meaza, Aynadis, Debru, Yodit, Ililta, Abeba, Kidist, Belaynesh, Meskerem, Nunu, Tigist, Tsehai, Beza, Saba, et une femme qu'on appelait simplement « la cuisinière ». Hirut a murmuré leurs noms pendant que défilaient les étudiantes, et chaque nom proféré la précipitait plus loin dans le passé jusqu'à ce qu'elle se retrouve une nouvelle fois en terrain accidenté, asphyxiée par les gaz et la poudre, suffoquant dans la puanteur capiteuse du poison. [...]

Elle sent les premiers filaments d'une peur familière. Je suis Hirut, se rappelle-t-elle, fille de Getey et Fasil, née en un temps de moisson bienheureuse, épouse aimée et mère aimante, soldat.

Laurine Thizy

Les Maisons vides

premier roman

en librairie le 14 janvier



« Par une nuit aux étoiles claires, Gabrielle court à travers champs. Elle court, je crois, sans penser ni faiblir, court vers la ferme, la chambre, le lit, s'élanche minuscule dans un labyrinthe de maïs, poussée par une urgence aiguë, par le besoin soudain de voir, d'être sûre. »

Des premiers pas à l'adolescence, dans cette campagne qui l'a vue naître, Gabrielle, avec une énergie prodigieuse, grandit, lutte, s'affranchit. Gymnaste précoce, puis soudain jeune femme, Gabrielle ignore les araignées dans son souffle comme les regards sur son corps. Elle avance chaque jour un peu plus vers la fin de l'enfance.

Porté par une écriture aussi puissante que sensible, *Les Maisons vides* laisse entendre le vibrant chœur de femmes autour de Gabrielle : Suzanne, Joséphine, María... Générations sacrifiées ou mal aimées, elles ont appris à se dévouer, à faire face et, souvent, à se taire.

Née en 1991, Laurine Thizy enseigne les sciences sociales. *Les Maisons vides* est son premier roman.

Extrait

– Qu'est-ce qui se passe, Gabrielle ?

Pour toute réponse, Gabrielle étouffe dans son poing fermé une quinte de toux grasse qui lui remplit les yeux de larmes. Dans le tiroir de son bureau, Jacquie a toujours un inhalateur de secours : elle va le chercher, puis le tend à Gabrielle ainsi qu'un mouchoir jetable. Gabrielle tousse, aspire une bouffée. Les larmes dansent dans ses yeux, quelque chose vacille comme une certitude. À ce moment-là, Gabrielle est au bord de parler, sur le point de dire à Jacquie ce qu'elle tait depuis des semaines, des mois; Gabrielle est prête je crois à livrer un pan de ce qu'elle porte dans le secret de son cœur – prête une seconde trop tard. Car Jacquie dit, comme une plaisanterie dépitée :

– Tu veux vraiment que je parle à ta mère.

Gabrielle se ravise. Voilà, ça tenait à rien, que tous les mots contenus à l'intérieur sortent d'un seul coup, ça tenait à une seconde de décalage, une incompréhension minuscule, une impatience après des années de sueur partagée. Gabrielle reste ostensiblement muette. Pour la dernière fois, elles attendent ensemble, l'entraîneur impériale et impérieuse, Gabrielle mutique, essayant péniblement de ravalier des petits démons noirs. Alors Jacquie dit, en saisissant Gabrielle par la nuque :

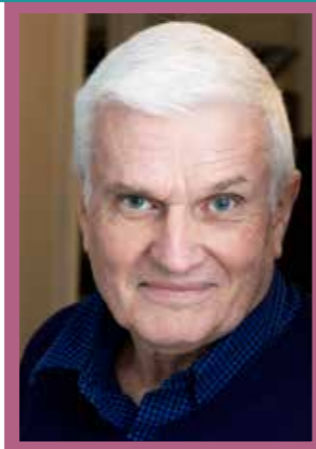
– On va attendre ta mère dehors.

Jean-Pierre Martin

Le Monde des Martin

roman

en librairie le 4 février

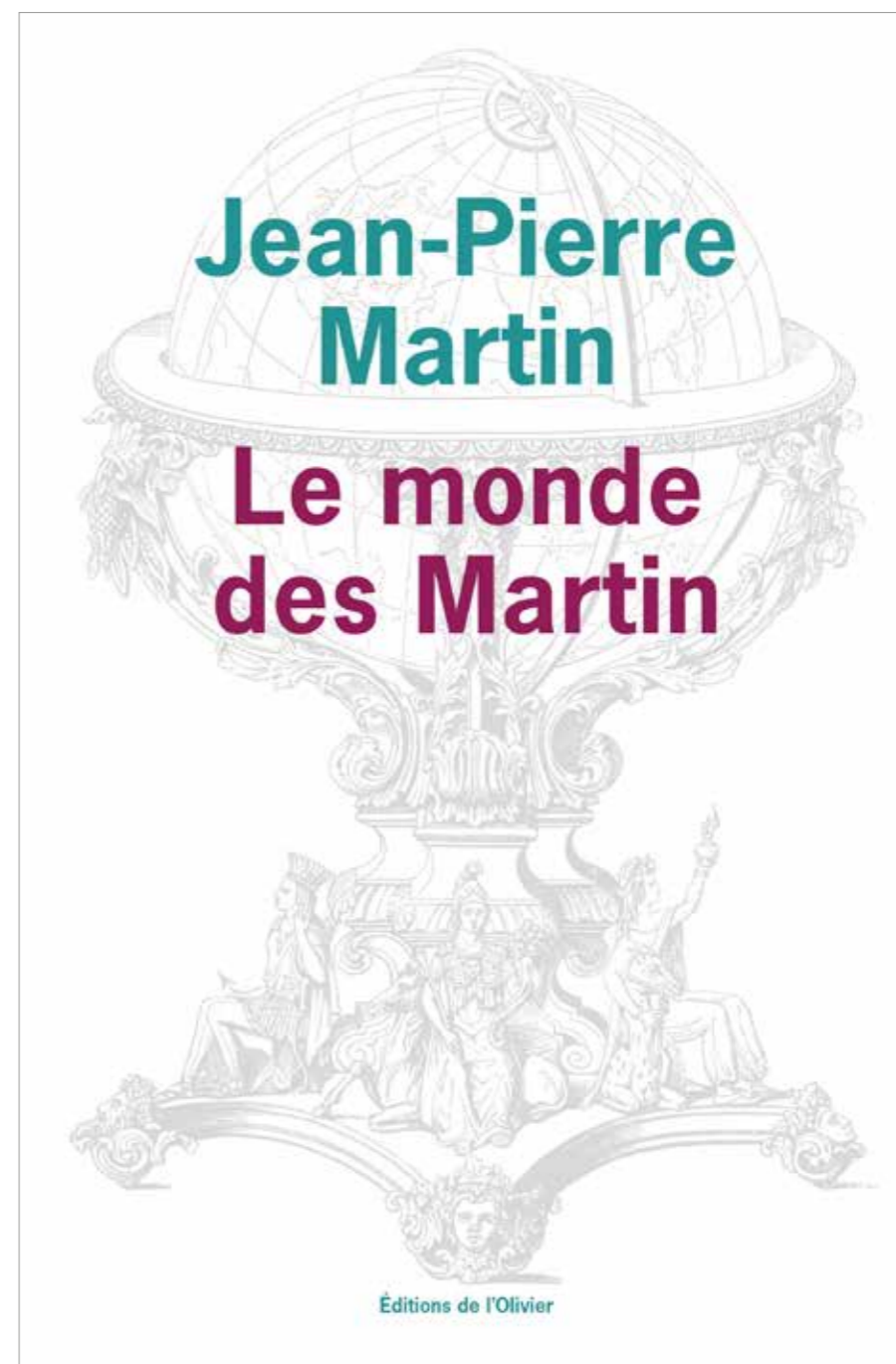


© Patrice Normand

Des vies de saints, de soldats, de missionnaires, de colons, de héros, de salauds, d'escrocs, d'artistes, d'explorateurs... Pour la plupart, des oubliés ou des anonymes, ayant pour seul point commun leur nom de famille : Martin. Jean-Pierre Martin s'est plongé dans leurs diverses époques, a sondé leurs origines multiples, a reconstitué leurs paysages, les a suivis dans leurs pérégrinations afin de composer une fiction documentée qui traverse l'Histoire et les continents, du IV^e siècle (vie de Martinus, origine du patronyme) jusqu'à aujourd'hui (vie de Trayvon Martin, jeune homme de dix-sept ans assassiné, devenu icône de l'Amérique noire).

Traversé par une érudition joyeuse et joueuse, *Le Monde des Martin* est une épopée mondiale et encyclopédique sur la condition humaine. C'est aussi une fable méditative autour de la mémoire, de la transmission écrite ou orale, de ses leurre, de ses exactitudes et de ses approximations, de ses interrogations : que reste-t-il d'un homme? Comment raconter une vie? C'est enfin un défi littéraire : l'entreprise d'un grand récit patronymique, l'aventure d'un nom propre très commun.

Jean-Pierre Martin, écrivain, professeur émérite de littérature à l'Université Lyon 2, membre honoraire de l'Institut universitaire de France, est l'auteur d'une vingtaine de livres, essais et romans parmi lesquels, chez Gallimard, *Henri Michaux* (2003, prix Louis Barthou de l'Académie française), *Queneau losophe* (2011), *L'Autre Vie d'Orwell* (2013), *La Nouvelle Surprise de l'amour* (2016), au Seuil, *Le Livre des hontes* (2006, Grand prix de la critique), *Éloge de l'apostat* (2010), *Real book autopianographie* (2019). Son dernier ouvrage, *Mes fous* (L'Olivier, 2020), a figuré dans les sélections du prix Goncourt et du prix Médicis.



Une grande fresque littéraire et historique réunissant les vies de quarante et un Martin, du IV^e siècle à nos jours.

Rebecca Solnit

Souvenirs de mon inexistance

essai

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Leroy

en librairie le 18 février



© Adrian Mendoza

Découverte en France grâce à *Ces hommes qui m'expliquent la vie*, Rebecca Solnit est considérée aujourd'hui comme l'une des essayistes féministes les plus influentes de notre époque, une Susan Sontag d'aujourd'hui. *Souvenirs de mon inexistance* revient sur son parcours personnel. Depuis son installation à San Francisco à l'âge de 19 ans, ce livre autobiographique retrace sa trajectoire jalonnée d'expériences difficiles jusqu'à l'émergence de l'écrivaine qu'elle est devenue.

Elle explore les différentes facettes de ce qu'elle appelle l'« inexistance » imposée aux femmes par les hommes et plus généralement aux minorités par la société.

La grande force de ce récit réside dans sa capacité à puiser dans son vécu pour étayer une réflexion sur l'identité, sur son rapport à la lecture et à l'écriture, sur les systèmes d'oppression et les structures de pouvoir tout en donnant quelques pistes pour concevoir un monde meilleur : chaque individualité, si opprimée et niée soit-elle, a la capacité de lutter contre la violence systémique dès lors qu'elle comprend qu'elle n'est pas seule.

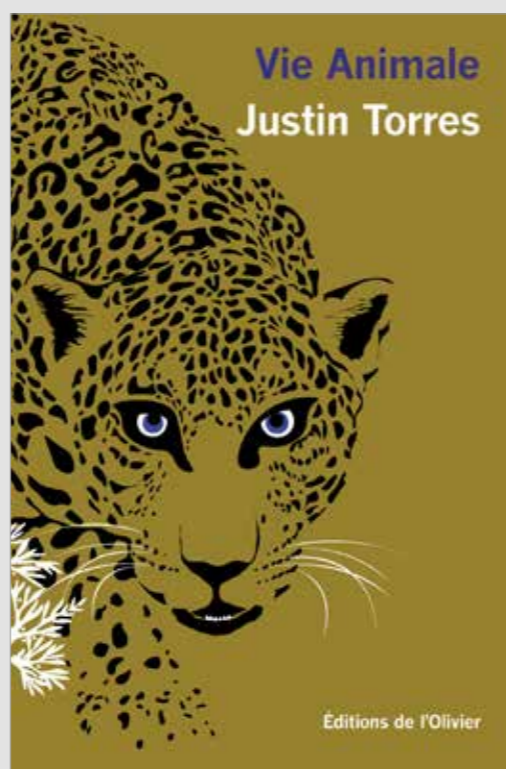
Née en 1961, Rebecca Solnit est l'une des intellectuelles américaines contemporaines les plus influentes. Toute son œuvre est en cours de publication aux Éditions de l'Olivier.



**Bibliothèque
de l'Olivier**

Justin Torres Vie animale

roman
traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laetitia Devaux
en librairie le 21 janvier



« *Vie animale* a la puissance, la beauté et l'intensité lyrique d'un chant d'adieu – à l'enfance, aux siens. Un chant pour “bomber le torse”. [...] Pour clamer sa fierté de ce que l'on a été, et celle de ce que l'on est devenu. »

Raphaëlle Leyris, *Le Monde*

« Regardez-les, “sauvages, libres et légers” dans la jungle du quotidien. [...] Dans le furieux bestiaire de Justin Torres, ça crie, ça grogne, ça griffe, ça cogne. [...] Et toutes ces fulgurances qui tentent de retenir, ne serait-ce qu'un instant, la beauté brutale de l'enfance. »

Augustin Trapenard, *ELLE*

« On en voulait encore. On frappait sur la table avec le manche de nos fourchettes, on cognait nos cuillères vides contre nos bols vides ; on avait faim. On voulait plus de bruit, plus de révoltes. On montait le son de la télé jusqu'à avoir mal aux oreilles à cause du cri des hommes en colère. On voulait plus de musique à la radio ; on voulait du rythme ; on voulait du rock. On voulait des muscles sur nos bras maigres. On avait des os d'oiseau creux et légers, on voulait plus d'épaisseur, plus de poids. On était six mains qui happaient et six pieds qui trépignaient ; on était des frères. »

La famille, c'est la jungle. Les parents s'aiment, se battent. Au milieu du chaos, trois enfants tentent de grandir. La meute observe les fauves. Quand le père danse, les petits l'imitent. Quand la mère dort, ils apprennent à rester silencieux. Avec ce premier roman impressionnant, Justin Torres impose une langue, un rythme, un lyrisme électrique.

Né en 1981, Justin Torres a publié dans la revue *Granta* et dans le *New Yorker*. *Vie animale* a été traduit dans une vingtaine de langues et adapté au cinéma en 2018.

**Bibliothèque
de l'Olivier**

Claude McKay Banjo

roman
traduit de l'anglais (États-Unis)
par Michel Fabre
en librairie le 18 février



« Un roman culte. »
Frédérique Roussel, *Libération*

Marseille, 1929. Lincoln Agrippa Daily, alias Banjo (comme l'instrument dont il joue dans les bars), docker occasionnel, est un Noir américain en quête de plaisirs et d'aventures. Dans cette ville légendaire pour tous les marins du monde, il déambule, en compagnie d'amis et de connaissances de passage. C'est dans les bas-fonds, les lieux clandestins, les rades plus ou moins louches qu'ils rencontrent prostitué(e)s et maquereaux, voyous en tout genre, marins en bordée... et surtout, des musiciens.


Porté par le blues survolté de Papa Charlie Jackson et son *Shake that thing!*, *Banjo* est une plongée dans le fantastique social cher à Mac Orlan, une fresque aux couleurs criardes, une série de tableaux où la misère côtoie le dandysme de la pègre. Un roman-opéra où les cadences du jazz se mêleraient aux airs de *Carmen* et de *Mistinguett*.


Né en 1889 à la Jamaïque, Claude McKay, poète et romancier américain, est l'une des principales figures de la « Harlem Renaissance » aux côtés de Langston Hughes, mais aussi de Louis Armstrong ou Duke Ellington. Il a notamment écrit *Home to Harlem*, traduit par Louis Guilloux en 1932. Après avoir vécu en France, il retourne aux États-Unis en 1934, et y finira ses jours en 1948.

retrouvez notre catalogue, nos
événements et avant-premières
sur notre site :

www.editionsdelolivier.fr

 Editions de l'Olivier

 EdLOlivier

 editionsdelolivier

Éditions de l'Olivier

72, avenue de la République

75011 Paris

01 70 96 88 30

editionsdelolivier@editionsdelolivier.fr

Maud Boulaud

Attachée de presse

01 70 96 89 38 mboulaud@editionsdelolivier.fr

Pauline Mulin

Responsable commerciale

relations libraires / salons

01 70 96 89 14 pmulin@editionsdelolivier.fr